



**La diversité, trame essentielle de l'existence,
seule voie vers la vie et la paix**

Intervention du P. Professeur Georges Hobeika
Recteur de l'Université Saint-Esprit de Kaslik au Liban

au Sénat de France

Le 14 décembre 2016

Il n'en est pas moins utile de signaler d'entrée de jeu que les changements dans nos sociétés d'aujourd'hui, produits par la médiatisation et le progrès technologique, ne sont pas tangentiels. La miniaturisation et la condensation de notre monde mettent forcément en interaction tous les phénomènes humains, qu'ils soient religieux, culturels ou civilisationnels. Les anciennes insularités s'effondrent devant le flux irréversible de la mondialisation. Et la question la plus cruciale sur laquelle butera inmanquablement l'humanité ne sera prioritairement pas l'existence, mais décidément la coexistence.

Dans ce « *village planétaire* », l'exacerbation des identités meurtrières sera une échéance incontournable. Comment être et être avec ? Comment gérer les ressources humaines dans leurs diversités discordantes et les amener à s'accepter comme des

relais d'expériences humaines uniques et indispensables pour une approche plurielle de la réalité pluridimensionnelle ? Sans l'autre, dans ce qu'il est et par ce qu'il est, aurais-je pu exister ? Sans l'autre, sans le *non moi*, aurais-je pu prendre conscience de ma propre identité ? Et alors ce *non moi* n'est-il pas cet étranger originaire à la base même de mon altérité dans le tout indivisible du corps de l'humanité ? Quand je cherche à uniformiser ou à marginaliser ou à éliminer cet autre différent, ce vis-à-vis dissemblable qui m'interpelle sans cesse et me secoue positivement dans ce que je prends pour des évidences éternelles, ne serait-ce pas une lente autodestruction inconsciente et par conséquent une neutralisation létale des facultés cognitives et exploratoires de l'intelligence humaine ?

Toujours est-il que cette mise en relief de la structure conflictuelle de l'Être va connaître une fortune conceptuelle au XIX^e siècle, grâce à la philosophie dialectique de Hegel qui s'emploiera à déceler les processus intimes qu'emprunte la négativité, seul catalyseur régénérateur de l'univers, pour que l'Absolu atteigne la totalité heureuse. La violence est ainsi un champ privilégié de manifestation de la marche vectorielle de l'Être vers le point optimal d'autoperfectionnement. La négativité et la positivité se réconcilient dans la plénitude qui est la résultante ontologique du principe de contradiction.

Baignent dans cette vision du monde, d'une façon ou d'une autre, le darwinisme, l'évolutionnisme de Spencer, le pragmatisme, les différents courants qui se réclament du darwinisme social, la postérité schopenhauerienne de la philosophie de la volonté et de la vie, qui, toutes tendances confondues, reconnaissent à la violence un rôle prépondérant dans les processus de dévoilement graduel de l'Être. S'y joignent également les idéologies fascistes qui, elles, accordent une importance capitale à la notion de l'espace vital (*lebensraum*), de la supériorité des races et du droit des plus forts. La vie est de la sorte approchée sur fond d'un déchirement et d'un affrontement, considérés comme deux facteurs indispensables qui permettent à l'humanité de s'installer dans un statut ontologique plus purifié et plus parfait.

Pour nous, épris d'irénisme et de dialogue des cultures et des civilisations, nous ne saurions souscrire à ce rôle choquant d'une violence régénératrice de la société. Tout recours à la violence est un échec cuisant de l'humanité. Et tout échec ne saurait être le berceau d'une éventuelle réussite. Ainsi, travailler pour l'évolution pacifique des formes sociétales, étayée par les recherches objectives et les explorations des différentes conjonctures socio-culturelles et politico-économiques, sera le seul moyen pour augmenter les espaces du bonheur et réduire les sphères de la misère.

A titre d'illustration, le passage du statut de sujet, *assujetti* au diktat du despote et du tyran, au statut de citoyen, acteur principal de la vie politique et source du pouvoir, a été considéré comme un saut qualitatif et un tournant majeur dans la longue marche de la libération socio-politique. Il en sera de même du passage de la citoyenneté

abstraite et amenésique de l'histoire à la citoyenneté différenciée et respectueuse des particularités intégrables, lequel sera décidément rangé dans la catégorie des grandes étapes d'une maturation politique durable et avant-gardiste.

Il se dégage de tout ce qui précède que tout projet d'uniformisation et d'intégration réductrice pour les spécificités et les différences, détruit immanquablement l'œuvre de la nature. Ce danger socioculturel et politique est souligné avec force par Alfred Simon dans son article « Les masques de la violence », au sujet du livre de René Girard *La violence et le sacré* : « *C'est la perte de la différence entre la violence impure (ou réciproque) et la violence purificatrice qui entraîne une crise générale des différences, partant de l'ordre culturel dans son ensemble puisque celui-ci est un ensemble organisé de différences dont dépendent l'harmonie et l'équilibre de la communauté. Pour le comprendre, il faut saisir l'indifférenciation comme violence, ce que ne fait pas la pensée moderne, qui, égalitaire dans son principe, voit au contraire dans la différence un obstacle à l'harmonie entre les hommes* » (*Esprit*, 11, p. 520).

Cette citoyenneté, basée sur le principe de l'unité dans la différence, contribue à favoriser, non sans peine, un passage, plus ou moins réussi, des identités meurtrières aux identités réconciliées dans la fragile et robuste harmonie des contraires.

Ce constat s'enchaîne intégralement dans ce que Charles Taylor appelle *la politique de la différence* (« La politique de reconnaissance », in *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Aubier, 1994). Taylor fait remarquer qu'« *avant la fin du XVIII^e siècle, personne ne pensait que les différences entre les hommes avaient ce genre de signification morale. Il existe une certaine façon d'être humain qui est ma façon. Je suis appelé, enchaîne-t-il, à vivre ma vie de cette façon, non à l'imitation de la vie de quelqu'un d'autre* » (*Ibid.*, p. 47). De ce qui précède Taylor conclut ce qu'il trouve opportun d'appeler le « *principe d'originalité* ». « *Chacun de nous, commente Marie Gaille, dans son ouvrage *Le citoyen*, (GF Flammarion 1998), est unique et a quelque chose à dire qu'aucun autre ne pourra énoncer. Dans une société démocratique, le gouvernement, reconnaissant l'égalité de chacun, doit donner à tous les mêmes chances de développer son moi authentique* » (p. 106).

Il s'ensuit que la première victime dans ces mutations sociétales abyssales paraît être l'enracinement et par ricochet la résilience identitaire. Il n'en demeure pas moins évident que les appartenances basiques de l'être humain, se présentant comme les premières assises dans la construction identitaire, ne sont pas la résultante d'un acte de volonté. Qui aurait choisi son père, sa mère, sa patrie, sa langue, sa culture, et même sa religion ? Les Allemands ont raison de définir l'être humain par Dasein, l'« être-là ». Effectivement, on se surprend à être placé dans des coordonnées spatio-temporelles dans lesquelles on n'y est pour rien. Peut-être considère-t-on ce genre d'enracinement involontaire comme contrainte étouffante pour la liberté de l'individu, mais que voulez-vous, c'est le seul mode d'existence possible pour l'homme. Comment peut-on avoir la chance d'exister autrement ? Cette équation ontologique prédéfinie se présente comme un passage obligé. C'est à partir de cet ancrage dans des données existentielles préexistantes que la personne humaine est

appelée à se réaliser librement. Comme la formation graduelle et vectorielle de l'inconscient chez l'être humain dans les trois premières années de sa vie, ainsi en est-il de l'enracinement basique. L'inconscient, se développant indépendamment de la personne et gagnant en profondeur dans les méandres obscurs des premiers mécanismes cognitifs, détermine plus tard notre conduite libre et consciente. De même, l'appartenance basique involontaire colore intensément toutes les harmoniques de notre vie ultérieure, au cœur même de la transhumance la plus frénétique.

André Gide avait raison de soulever ce grand problème de turbulences identitaires, secrété par la société moderne. Toutefois, on ne saurait nier que toute identité, tout enracinement est aussi dynamique que multiple. André Gide était simultanément parisien, uzétien et normand. Ces trois composantes culturelles, à mon sens, ne se repoussent pas. Elles se complètent dans l'harmonie des contraires. Et là où André Gide allait, dans l'errance et le nomadisme sur lesquels il avait porté son choix, il véhiculait avec lui, involontairement, et inconsciemment, cette triple appartenance basique. Que l'on veuille ou non, on est nécessairement la résultante ontologique d'un passé fondateur. Et en dehors de ce dernier, aucun avenir n'est envisageable.

Pour illustrer cette idée, je trouve adéquat de faire ce rapide parallèle entre l'être humain, d'une part et l'eau, de l'autre. Il est évident d'entrée de jeu qu'on ne trouve rien à l'état pur, dans ce monde qui est le nôtre, encore moins la personne humaine. L'humanité, comme essence et comme être, prend toujours corps dans une culture préexistante. Exactement comme la molécule d'eau qui est essentiellement composée de deux atomes d'hydrogène et d'un seul atome d'oxygène. Ces deux éléments chimiques fondamentaux de l'eau ne se trouvent isolés qu'au laboratoire. Et si l'on ose goûter l'eau pure au laboratoire, on rend ses tripes. Ce qui rend effectivement l'eau buvable, ce sont justement les ingrédients qu'elle véhicule avec elle du terroir où elle prend source. Il y a autant d'eaux que de sources. La biodiversité est le seul mode d'être dans la nature. Tout ce qui existe est bien enraciné dans le terroir qui est le sien. C'est exactement la même chose qui s'applique à l'homme, où qu'il soit et qui qu'il soit. Son enracinement basique lui permettra de sortir de sa chrysalide culturelle, au sens large du terme, pour s'ouvrir interactivement, dans le respect, la reconnaissance et la convivialité, aux appartenances basiques des autres dans tous les coins et recoins de ce « village planétaire » dans lequel nous vivons à présent, au rythme de la mondialisation actuelle.

Cet entrecroisement des appartenances basiques me rappelle le célèbre fragment d'Héraclite d'Éphèse dont Hegel s'est servi pour asseoir sa conception de la dialectique et du pouvoir du négatif dans la marche vectorielle de l'histoire vers la positivité heureuse, où il dit en toutes lettres : « *Le contraire s'accorde au contraire ; la plus belle harmonie, celle des choses opposées* ».

Cela dit, on se demande à bon escient pourquoi l'on s'acharne autant à défendre le principe de la diversité assimilée et comprise. Quand on défend le pluralisme cohérent, on défend la richesse, la liberté et la vie. Le plus grand danger sur lequel on bute dans la mondialisation actuelle, c'est effectivement la standardisation létale et mortifère. Le formatage des esprits produit à présent par une sorte de monoculture à l'échelle internationale détruit immanquablement l'élan de vie, l'innovation et l'imaginaire. Cette uniformisation linguistique, et par conséquent culturelle, annule la liberté, pour la raison toute simple que la liberté ne saurait s'exercer que dans des choix multiples. Et par voie de conséquence, la monoculture ne peut qu'entraîner l'atrophie et l'asphyxie graduelles de la pensée.

Le principe philosophique suivant : *il faut être soi-même pour être avec les autres*, pourrait présider à toutes les stratégies de nature à sauver la diversité culturelle et par conséquent à promouvoir une citoyenneté estampillée par les coordonnées spatio-temporelles dynamiques et innovatrices. Comme tout un chacun le sait bien, la construction identitaire n'est jamais ni linéaire ni stagnante. Elle est la résultante d'un processus d'une complexité énorme, où tant de facteurs endogènes et exogènes entrent en jeu. D'où la nécessité de développer chez nos jeunes des systèmes d'accueil immunisés contre les standardisations culturelles asséchantes et mortifères.

Il est évident, mes chers amis, que la diversité est la seule trame de l'existence et par conséquent la seule voie vers la vie et la paix. L'indifférenciation est un acte de violence, s'inscrivant en faux contre les principes régulateurs de la vie en société. Si l'on se référait au corps vivant, on s'apercevrait qu'aucune cellule n'est pareille à l'autre, qu'aucun organe n'est similaire à l'autre, mais qu'ils sont tous dans une cohésion fonctionnelle. Mais dans une dépouille mortelle, quelle serait alors la différence entre tous ses constituants biologiques ? Aucune. La mort fait disparaître les différences et plonge tout dans une immobilité macabre. La vie n'a pour demeure que la diversité. Et en dehors de la diversité, c'est le cortège funèbre de la vie et de la créativité.

En amont des malheurs actuels de la plupart des pays arabes, se trouve l'aberrante idée que la force et l'unité de la nation résident dans la fusion et l'uniformisation sociale, bannissant par là toute conceptualisation positive d'un pluralisme salutaire et respectueux des différences assimilées et harmonisées dans un tout architectonique.

Là-dessus, il serait bon de revenir à l'histoire grecque antique, où les Hellènes ont développé deux formules diamétralement opposées pour gérer leur cité. Sparte cherchait toujours la cohésion et la fusion de son peuple en un seul groupe ; aussi chassait-elle tout étranger, ne laissant dans la ville que les purs Spartiates. Elle établit un régime militaire oligarchique craint de tous. De l'autre côté, Athènes illustre une image opposée. Elle jouissait d'un régime démocratique grâce au génie de Périclès, ses portes étant ouvertes à tous les amoureux du savoir et de la recherche de l'absolu.

Ses écoles étaient diverses et libres. Lors de la guerre du Péloponnèse, Sparte remporta la victoire militaire et ce fut la défaite pour Athènes, cette ville cosmopolite et démocratique. Néanmoins, qui se rappelle encore les gloires militaires de Sparte, son racisme aveugle et sa fierté creuse visant à maintenir la pureté de sa race et de son sang et l'unicité de sa religion ? L'héritage stérile de Sparte fut confié aux oubliettes de l'histoire. En revanche, Athènes, vaincue militairement, demeura un pôle incontournable de culture, de philosophie, de théologie, de sciences, de lettres, de théâtre et de politique. Son immense contribution au patrimoine de l'humanité fit d'elle un grand vainqueur. Le même sort sera réservé à Beyrouth, nouvelle Athènes, dans les temps modernes et contemporains.

Si nous lisons d'autre part les publications scientifiques actuelles sur la génétique, nous serons bouleversés et sidérés devant les secrets de notre nature humaine. L'éminent chercheur, essayiste et spécialiste de génétique des populations, Albert Jacquard (+2013) explique, dans son ouvrage *Qu'est-ce que l'hérédité ? Introduction à la biologie*, comment s'enclenchent les mécanismes de transmission des recettes génétiques, tout en faisant remarquer que le réflexe des parents se déploie dans la tentative de transmettre à leur enfant tout ce qu'ils possèdent en matière de patrimoine génétique et de mémoire familiale. Toujours est-il que « *la génétique, enchaîne Jacquard, nous apprend que ce ne peut être qu'une illusion ; nous transmettons à ceux que nous engendrons la moitié des recettes biologiques que nous avons reçues lors de notre conception, sans que l'aventure que nous avons vécue n'y ajoute ou n'y retranche. La seule ambition raisonnable est de contribuer à la réalisation d'un ensemble nouveau, d'autant plus émerveillant qu'il est inattendu* » (*Qu'est-ce que l'hérédité*, pp. 31-32).

Faisant fond sur les différents apports de la philosophie, de la génétique et de l'espérance entretenue par la *Weltanschauung* religieuse, nous croyons pouvoir être autorisés à attester que le virus de la violence, le rejet de l'autre dissemblable et la considération de l'autre comme enfer, ne seront pas à tout jamais intraitables. La parole humaine passera nécessairement outre son échec et sera entièrement rétablie dans sa fonction de moyen incontournable de communication entre les hommes raisonnables et habités par la même passion pour le bonheur, pour s'acheminer ensemble vers une cité où l'humanité, devenue enfin dialogique et réconciliée avec elle-même dans l'harmonie des contraires, pourra enfin vivre la civilisation de l'amour et de la paix.